

Les deux valets du général, silencieux et apathiques, se chauffaient toujours au feu presque éteint.

Soudain on entendit le piétinement de plusieurs chevaux devant la maison.

Puis la porte s'ouvrit brusquement ; et un jeune homme entra dans la salle d'un pas vif et animé qui faisait sonner ses éperons.

L'officier anglais resta immobile, dans l'attitude du respect.

Le jeune homme qui venait d'entrer était le général Wolf.

D'un geste rapide et impatient, il congédia ses deux valets, Pierre Dargonne et d'Arramonde ; et s'approchant ensuite de son aide de camp :

— Vous êtes blessé, Thomas Ward ? demanda-t-il.

— Oui, mon général.

— Sérieusement ?

— Le chirurgien m'a laissé de l'espoir.

— Tant mieux ! vous pourrez voir notre revanche.

— Ainsi notre attaque de ce matin...

— A échoué... Nous avons été trahis, Thomas Ward. Le pont de bateaux que j'avais fait établir cette nuit sur la rivière Montmorency a sauté au lever du jour ; nous avons dû attendre la marée basse et notre mouvement a été retardé... L'ennemi avait massé toute son artillerie au point même où le gros de nos forces devait tenter l'attaque... C'est partie remise.

Puis, après une pause :

— Nous avons perdu plus de mille hommes, dit-il d'une voix sourde.

Il se croisa les bras, marcha quelque temps dans la salle de son pas fiévreux, agité. S'arrêtant ensuite tout à coup et fixant son regard ardent droit devant lui :

— Décidément, dit-il avec une sorte d'enthousiasme contenu, M. de Montcalm est un grand général et je suis fier d'avoir un tel adversaire !

## X

### LE MANIFESTE DU GÉNÉRAL WOLF.

Le jour suivant, le commandant en chef de l'armée anglaise quitta le village de l'Ange-Gardien et alla s'établir dans son camp, au milieu de ses troupes.

Ce départ contraria vivement Jean d'Arramonde ; il ne pouvait espérer se glisser au milieu des lignes anglaises ni surprendre désormais les secrets du général ennemi.

Pendant plusieurs jours, il erra dans le village à peu près désert, maudissant le sentiment de défiance qui avait conseillé à James Wolf de demeurer au sein de son armée et de s'isoler des habitants de l'Ange-Gardien, auxquels il attridait sans doute l'indiscrétion qui avait contribué à faire manquer son attaque de la veille.

Deux semaines se passèrent. Enfin Jean d'Arramonde désespérant de pouvoir accomplir jusqu'au bout la mission difficile dont il s'était chargé, songe à retourner au camp français et à reprendre sa place parmi les défenseurs de Québec.

Ce ne fut pas sans un vif sentiment de tristesse qu'il s'arrêta à cette résolution. Le succès qu'il avait obtenu la veille de la bataille de Montmorency lui avait donné l'espoir qu'il pourrait encore rendre d'utiles services à l'armée de M. de Montcalm. Mais le temps se passait et il ne recueillait aucun renseignement certain sur les projets que pouvait méditer le général Wolf.

Il constatait seulement qu'un grand découragement paraissait s'être mis dans l'armée anglaise.

Les soldats se plaignaient tout haut de l'inaction où on les laissait ; les officiers étaient soucieux, car ils voyaient s'avancer à grands pas la fin d'une campagne dont ils avaient escompté à l'avance les résultats décisifs et glorieux.

Dans un mois, les mauvais temps allaient commencer ; il faudrait se rembarquer sur les vaisseaux qui les avaient amenés et battre honteusement en retraite, sans avoir pu, avec leurs vingt mille soldats, entrer dans cette ville de Québec à demi détruite par le bombardement et défendue par cinq mille combattants.

Un matin donc, Jean d'Arramonde annonça au père Joseph et à Pierre Dargonne son dessein de retourner au camp de Montcalm.

Il pria le forgeron de lui indiquer le passage qu'il connaissait sous le saut de Montmorency, et il fut convenu que, le soir même, Dargonne le conduirait aux avant-postes de l'armée française.

Quelques heures après, vers midi, le gentilhomme béarnais aperçut à travers la fenêtre de l'auberge un rassemblement formé sur la place de l'Église.

Il sortit aussitôt et se dirigea de ce côté.

Une dizaine d'habitants du village étaient groupés autour d'une affiche qui venait d'être apposée contre l'une des chapelles latérales.

Un robuste paysan canadien, appuyé sur son bâton, faisait la lecture à haute voix.

Cette affiche était ainsi conçue :

« De par Son Excellence, major général, James Wolf, commandant en chef les troupes de Sa Majesté Britannique sur la rivière Saint-Laurent.

« 25 juillet 1759.

« Son Excellence, piqué du peu d'égards que les habitants du Canada ont eu à son placard du 29 juin dernier, (\*) est résolu de ne plus écouter les sentiments d'humanité qui le portent à soulager les gens aveugles sur leur propre intérêt. Les Canadiens, par leur conduite, se montrent indignes des offres avantageuses qu'il leur faisait. C'est pourquoi il a donné l'ordre aux commandants de ses troupes légères et autres officiers de s'avancer dans le pays pour y saisir leurs troupeaux et y détruire et renverser ce qu'ils jugeront à propos. Au reste, comme il se trouve fâché d'en venir aux barbares extrémités dont les Canadiens et les Indiens, leurs alliés, lui montrent l'exemple, il se propose de différer jusqu'au 10 d'août prochain à décider du sort des prisonniers envers lesquels il usera de représailles, à moins que pendant cet intervalle les Canadiens ne viennent se soumettre aux termes qu'il leur a proposés dans son placard et par la soumission toucher sa clémence et le porter à la douceur.

« Donné à Saint-Henri, le 25 juillet 1759.

« Joseph DALLING, major des troupes légères. »

(\*) Ce premier placard, affiché par Wolf au moment où il fut en présence des Français, était arrogant et plein de menaces. Il débutait ainsi : « Le roi mon maître, justement irrité contre la France, résolu d'en abattre la fierté en vengeant les injures faites aux colonies anglaises, s'est enfin déterminé à envoyer au Canada l'armement formidable de terre et de mer que les habitants voient avancer jusqu'au centre de leur ville. Il a pour but de priver la couronne de France des établissements les plus considérables dont elle jouit dans le nord de l'Amérique ; c'est à cet effet qu'il lui a plu de m'envoyer dans ce pays à la tête de l'armée redoutable actuellement sous mes ordres... »

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).